

AU BOUT DE L'IRIS

Introduction à la peinture
d'Ange Pieraggi

CLAIRE TENCIN

La peinture d'Ange Pieraggi est matière à toucher et à penser. Une étoffe sensible, morcelée de fragments autonomes qui se combinent en modes de sensations évidée de toute volonté narrative. Une surface sans épaisseur aplanie par les gros plans dont l'indécision suscite un troublant malaise. Parce que le corps a perdu dans l'obscénité de l'extravagance ses fonctions physiologiques : visages, bras, mains ne sont plus que des organes détachés sur une cartographie flottante dont le mouvement semble s'évacuer vers les bords, vers une capture du sens par les sens, vers un devenir vertigineux et libérateur.

Chair et textile sont intimement imbriqués dans des plis qui s'entrecroisent, se tissent et se détissent pour poursuivre leur œuvre dans le hors cadre, hors le temps et hors l'espace. Ces plis du vêtement souples et sensuels se remodelent par un processus de glissement chromatique en peau labourée de rides et de muscles nerveux. Notre perception est d'abord troublée par ce qu'on pourrait appeler vulgairement un trompe-l'oeil mais le grossissement porté à l'échelle de l'infiniment petit, un poil, une ridule, une pliure de la chair nous renvoie à la vibration de la peau, nous la fait palper, nous la fait sentir comme d'une partie de l'humanité dessaisie d'elle-même. Mais l'affect ne saurait suffire à expliquer cette peinture subtile si elle n'était combinée avec une pensée esthétique et philosophique aboutie. Ainsi le gros plan prélève sur la surface de la toile des organes isolés, mains ou visages, dont les rapports sont analogiques. Les gros plans opèrent une transfiguration du réel par la confusion du monde vivant et du monde matériel, où le tissu se fait peau humaine, et par translation parvient aussi à brouiller les frontières entre l'homme et l'animal.